

JACQUES AUDIBERTI

URUJAC

roman

nrf

GALLIMARD

JACQUES AUDIBERTI

Urujac

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1941, renouvelé en 1968.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Dans le pays du Chili, vers le bas de la longue langue du territoire national, la province de Valdivie étage ses gradins moroses. Des zones herbagères ou arborescentes acheminent à de gigantesques coupoles de pierre grise, brouillée. Entre les forêts marchent les fleuves. Des barques de tôle les descendent.

Il pleut. Sans cesse, il pleut. La pluie tombe dans les feuillages, dans la mer, dans les lacs, le lac Villarique, le lac Panguipouille et bien d'autres, Ormona, par exemple, avec ses deux îles. Le lac Ormona s'étend au pied d'une cordillère mineure dont les sommets, le plus souvent, disparaissent sous un bandeau de nuages. L'un des plus importants parmi les marchands de bois du Chili, le seigneur Obtenez, a fait construire, sur le rivage de ce lac, sa monumentale maison de plaisance, dans le style des casinos saisonniers ou des inspections générales de la navigation maritime. Derrière une façade saugrenue, aux meulières biseautées, aux clochetons administrativement congelés dans la densité de l'abstraction, on conserva, pour les

aménager avec délicatesse, les vestiges d'un monastère aux chambrettes blanches et bleues, peintes parfois, en outre, de petites croix d'un rouge foncé.

Une venelle de cailloux, sous des arcades couleur de sucrerie, encadre le jardin central, interne, où poussent des fleurs vertes et des arbustes roses. Le petit vapeur tout blanc avec son nom en lettres noires, *Aquouiquouina* attend, dans le port particulier du seigneur Obtenez, que celui-ci vienne à son bord. Les rives du lac déroulent le mouvement lent et pacifique des frondaisons qui les habillent, où ne volent que des oiseaux qui parlent peu. Le seigneur Obtenez lui-même, l'un des plus riches hommes du sud américain, quand il peut quitter ses bureaux de la ville de Valdivie, installés dans un immeuble classique en forme de théâtre sous un fronton grec, il se rend à son domaine du lac. La belle route, brillante de macadam, finit juste devant la grille haute et financière du portail, en dessinant, à la dernière seconde, une esplanade citadine avec, au centre, un lampadaire de bronze aux ampoules toujours éteintes.

La demeure la plus voisine, une hutte de cantonniers, se trouve bien à neuf kilomètres. La commune de Couracanon, de laquelle dépend ce site, a fait ériger, sur le trottoir de la solitude, une hampe de marbre avec un écriteau de marbre... *Place de la Justice...*

Dans toute la province de Valdivie, les guerres ont peu marqué. Plus elles sont violentes, les guerres, et plus soigneusement elles rasant, elles

détruisent, moins elles laissent de traces. Les araucans peuplaient cette contrée avant la venue des espagnols, ces derniers, par ailleurs, assez araucans eux-même de tête et de sang. Ils eurent des chefs valeureux et intelligents, vêtus de robes bleu sombre avec un passepoil jaune et le crâne pris dans la peau d'un aigle. Leur temps passa.

Araucans, espagnols, partout, toujours, les hommes se battent. Ils s'assèment des coups, devant leur armoire à glace, devant la surface froide, implacable, du lac Ormona. Nous y plongerions, nous y trouverions, peut-être, des flèches enfoncées droit, comme des algues rigides, et des squelettes dans des cuirasses. Mais l'été succède discrètement à l'hiver qui lui succède. Ici, l'hiver et l'été se ressemblent dans des fumées équivoques. Personne, jamais, ne vient rafraîchir son corps à cette eau blanche, anisée, municipale, norvégienne. Quelquefois, tout de même, un vacher, pantalon de cuir, feutre noir à cocarde noire, descend du Chimpeco. Sa bête à la haute selle bien coussinée, il l'attache à la branche d'un peuplier, imberbe et pâle comme celle d'une fillette. Il jette des pierres dans l'eau, en chantant cette complainte naturelle des hommes, sans paroles, cette modulation nostalgique que, selon les endroits, l'on appelle la vieille, ou la grande — hou, hou, hou, la, la, la... L'on peut, aussi bien, la siffler ou même, avec les doigts, la battre sur le bois d'une table.

Avoir un port à soi, bel homme ! n'est point commun. Les propriétaires de ports, de tourelles métalliques, de villes ou de continents ont fort à

faire, non point tant du point de vue des obligations fiscales et des responsabilités conservatoires qui résultent d'un tel empire, qu'en raison de l'exceptionnelle importance et des peu comparables particularités que leur vie intérieure se doit de présenter pour aller avec la fonction, la dignité possessives. La gloire secrète, l'émoi sacerdotal que ressent n'importe qui quand il descend dans sa cave, même s'il n'en est que le locataire, montre bien qu'il se considère, alors, comme le détenteur de la puissance des gouffres, l'administrateur d'une oubliette de vie et de mort.

Mais le riche homme Obtenez, qui peut, après le déjeuner ou le dîner, en allumant un cigare, déclarer à sa fille, Aquouiquouina, la marraine du bateau blanc, qu'il va faire un tour au port, juste comme un père de famille qui ne songe en réalité, qu'à se laisser déporter par les petites rues, du côté de la Pomme d'Or ou des Trois Donzelles, ou même du numéro quatre, son cas est autrement significatif, puisque, le port, il y sera seul. Il se promènera seul sur la courte jetée que termine un pilier de bronze où, le soir, brille un globe électrique. Il s'assiéra seul dans les gros galets. Ils prolongent, ces gros galets, par une transition médiocre de gazon décliné et caillouteux, la pelouse où se perpétue et se remet à reverdir, à la faveur d'une allée entre deux ailes de bâtisse presque rentrantes, le jardin carré du dedans.

Si c'est le jour, on n'entend que la pluie. Le lac bouge à peine. Où est-on? La nuit, la lampe de la jetée, perdue dans un paysage sans risque et sans

amour, lune solitaire qui, de loin, paraît une étoile, pierre précieuse surnageant aux nappes supérieures de la terre et des eaux, n'attire pas même le fantôme de navigateurs qui n'existerent sans doute jamais.

Les capitales latines de l'Amérique disséminent la similitude. Chacune est la suivante, ou bien la précédente... L'inévitable cathédrale de la conquête. La place d'armes. Le palais de la constitution. La coupole du parlement. L'avenue de la Victoire. Le parc public, au beau milieu, comme un incendie permanent de langues et de remous du vert le plus vif que domine la flammèche symétrique des palmes. Les capitales américaines montrent, dans leurs musées, des couronnes de plumes, des couvertures, des pipes divinatoires, des roues solaires, et, aussi, des mannequins de carton rouge coiffés d'une perruque noire que traverse en long, ingénument, le galon blanc du sentier de la raie. Ces mêmes mannequins, à peine plus vivants, accroupis dans leurs châles, on peut en regarder quelques-uns, sur le quai des petites gares, entre Valdivie et Couracanon. Les yeux obliquement piqués dans la chair large, le front pas plus grand qu'un écu, leurs femmes vendent des jouets qui représentent des évêques morts.

Ces gens n'intéressent pas le seigneur Obtenez. Il est pourtant, en plus sarrazin, en plus osseux, de leur veine. Ses yeux, grands et bruns, bien ouverts, tirent vers les tempes, entre des pommettes énormes et une calvitie jaune, durement macérée, voûtée, haute toiture à deux pentes

hors d'un demi cercle de cheveux noirs japoniquement plus touffus du côté des oreilles. Le nez se busque impérieusement, à la castillane, à la hussarde, mais sa base s'écarquille dans un caractère transversal.

Le seigneur Obtenez songe à l'Europe. En Europe, tout juste au-dessus de l'Espagne, se carre avec rondeur une république dont les encyclopédies disent qu'elle est la source des vins. Qu'importent les vins au seigneur Obtenez ! Lui-même et la malheureuse Aquouiquouina, que la scoliose incarcère dans un appareil, en boivent fort peu. S'il désirait se saouler, lui, ce serait plutôt au sang de femme. Non... Son vice, le pire pour un marchand de bois, bois de fer et gayacan, et noyer au cœur excentrique destinés aux arsenaux de l'État, il le nourrit des chatouillements mystérieux de la science des origines humaines. Et cette république en Europe, là-bas, elle l'attire, elle l'obsède en raison du peuple qu'elle porte, qu'elle emporte avec elle, dans son sac de voyage.

Énorme, ce peuple, ossu, têtu, le crâne plat, les fémurs arqués par le poids des épaules, il détient, il constitue l'objet d'une chérissable connaissance. Il est dans la terre de cette précieuse contrée. Ses restes, du moins, ses squelettes, éléments d'un problème toujours vivant et présent à l'esprit des savants, prolongent, perpétuent sa vie. Ils rendent proche cette vie si lointaine. Pas une terre, au monde terrestre, ne paraît, comme celle-là, riche d'ossements instructifs, de cavernes peintes. Cro-magnon. Istouritz. Chancelade. Les Eyzies. Aur

gnac. Masdazil. Et la Madeleine-de-Tursac. Les préfectures de la préhistoire. Les haltes de l'homme débutant. Si je fais passer par ces localités souterraines le profil d'un polygone, son centre de sustentation coïncide, à la surface du sol français, avec une ville moderne, Toulouse, où l'anthropologue devra, normalement, s'établir, pour rayonner. Toutes les patries ont un nord et un sud. La république française, Obtenez ne veut en considérer que le sud. Ce sud; lui-même, en hauteur, il comporte deux morceaux, le dessus, le dessous. Négligeons le dessus historique, aérien, et les germains, les celtes, les ligures qui s'y succédèrent en se mélangeant dans les époques écœurantes de l'histoire connue, classée. Ils sont de la veille. Ils sont d'aujourd'hui. Nous nous en tiendrons au dessous, le dessous du sud. Ce tuf généreux n'est, tout entier, qu'un creusement ramifié des plus sûrs itinéraires de la pensée vers le commencement des âges humains.

Tous les avatars de l'animal cabré, l'homme, attendent, sous la carapace de la province toulousaine, qu'on les dépiste et les réveille. Là, dans la profondeur de la pomme terrestre, encore mal explorée, les ascendants préhistoriques reposent coude à coude, par couches superposées, comme les locataires d'un grand immeuble dans les villes. Des campements paléolithiques, attestant des époques diverses, l'une de glace, l'autre de feu, se situent à la verticale l'un de l'autre, comme si le même point, toujours, appelait le peuplement.

L'Amérique, elle, qu'elle est pauvre ! Elle est

nue, par le dedans. Elle est veuve. Pas un homme. Pas un seul. On l'a fouillée, pourtant, curetée, visitée, les canaux, les routes, les mines, et le coup de lance des seringues chargées de béton sous la peau du terroir apache, à Nueva-York. Nulle part on n'a, de la vague immobile des territoires, repêché le moindre osselet d'homme positivement ancien. Les quelques misérables restes un peu plus vieux que ceux de l'habitant classique des cimetières actuels présentent des mensurations identiques à celles des gens d'aujourd'hui. Ces aztèques, ces incas, ces araucans, ils nous soulèvent l'estomac. Morts, et d'autant plus qu'ils ne bougent plus, et, cependant, vivants, puisque leurs fils les reproduisent avec une exactitude toute paternelle dans son empressement, ils appartiennent au règne interlope des fantômes. Mais, tout compte fait, beaucoup plus morts que vivants, ils s'évaporent sans cesse sous nos yeux, vite, très vite. Ils nous raflent nous-même dans la trombe funèbre. Les bons compagnons de Cromagnon et d'Aurignac, eux, assis sur les cent quarante mille années de leur souveraine indifférence à nos prononcements politiques, cortèges funéraires et notices biographiques, ils demeurent, ils persistent. A mesure que les jours passent, ils se confirment dans la durée. Ils prennent du ton, du relief, de l'aisance. Ils grandissent en se prolongeant dans l'attention de plus en plus religieuse que nous leur portons. Héros d'une éternité terrestre, ils nous préservent de périr.

Mourir répugnait au seigneur Obtenez. Il ne

tenait pas à mourir. Si grand, si fort, avec des méplats comme du fer, et des dents si solides que, pour les extraire, il faudrait arracher toute la tête, et que la maison du dentiste, et la ville et le monde viendraient avec, il se demandait comment les germes de la maladie et les rongeurs microscopiques qui préparent le trépas des créatures pourraient bien s'y prendre pour le mettre par terre. Il redoutait que leur assaut barbotât dans une interminable cruauté. Son doigt, sur l'atlas, tournait patiemment à même la carte rose. Il caressait, il enfonçait le papier. Toulouse... Toulouse, capitale de l'existence... Toulouse, la nourriture, l'espérance... Il irait à Toulouse. Peut-être aurait-il la chance de tomber, lui, galetteux, énergique, sur des débris enfouis, tout de suite renaissants dans la main, angoissée d'amour, qui les découvre et qui les compte, ceux de cet homme en vérité le tout premier de nos lignées, l'original, l'originaire. On peut, désormais, ce premier homme, l'isoler et le définir dans sa période propre, tout au début du quaternaire, parmi le grognonnement des eaux froides. Pour la première fois, alors, un être, un os dur dans les paumes, un autre dans le sexe, avec deux mains, deux jambes, un chignon de calcaire, se décolle des contemplations animales. Il bifurque du grand troupeau qui rampe en mugissant. Il décide, son génie décide, qu'il deviendra l'homme savant, l'homme civil. Hier, le gibbon, Hier, la canaille cornue. Demain, ou même ce soir, les polisseurs de flèches, les inventeurs du casse-fémur articulé. Demain, dans cinq minutes,

les trépieds de commandement, les baguettes de messenger, les liseuses en bois de renne. Pour l'instant, rien. Rien que lui, qui surgit, qui lentement déplie la force de ses poings et le satin de ses méninges. Quelque part, sous une Corrèze, une Dordogne, il doit dormir, fossilisé, ce père à la dent de taureau. Nous déménagerons. Nous bouleverserons. Nous le trouverons. Alors la mort, épouvantée, s'écartera de cette race, celle des hommes, qui la défie à rebrousse-poil et peut, après deux mille siècles, abolissant les océans de durée meurtrière où tourbillonnent les papes, les caciques, les empereurs, se replacer dans l'empreinte ancestrale, renouer avec soi, vivent mes petites tripes !

Le seigneur Obtenez passe la main sur son crâne, chauve, poli, un peu étriqué du haut, un peu pincé. Il en caresse l'arête faîtière, où se succèdent des plissements osseux, qu'il dénombre avec volupté. Lui, Obtenez, on le nomme, du côté de la Bourse, le vigogne noir, le capitaine des bois. Il est triste et salement fort. Il a peur de mourir, mais il fait peur aux créatures mortelles. Il sait qu'il ankylose, autour de lui, l'espace, qu'il déséquilibre l'attitude de ceux qui l'approchent. On dit qu'il a chez lui, dans sa chambre, son portrait à l'huile, nu, trois coups de feu dans les mamelles. Avec du bois, il fait de l'or, mais sa petite est malade, blessée dans la branche maîtresse de sa forme corporelle. Il rêve d'elle. Il voit, en même temps, ces étendues de pins qu'il possède au-dessus du Chimpeco. Quand le polypore s'y répandit, et que chaque arbre fut comme un cierge marqué de

signes noirs, lui, qui sut exiger des ingénieurs forestiers qu'ils guérissent, à l'aide de fumigations émises par des aéroplanes, telles plantations de robles où s'était mise la pulvérulence blonde, cette autre plaie, il envoya des escadres de pompiers, leurs lances chargées de bactéries propices. Mais il n'a pas réussi à obtenir des médecins la santé, la beauté, pour la jeune personne. Il a vu ce professeur chicagoin enduire de plâtre frais la jeune fille de cuivre pâle, lui prendre ses jambes dans les siennes, plaquer ses bras roux sur le pauvre torse, rejoindre ses doigts dans le creux des côtes, à droite, en pressant de sa poitrine la tendre croupe, pour essayer de saisir dans un carcan minéral la déviation violentée. Le père, depuis, garde, dans la bouche, une affreuse odeur de plâtre. Pendant l'outrage orthopédique, elle riait, mais le pauvre corps lui, doucement, criait... Il a vu des mécaniciens germaniques établir, au-dessus du lit de celle qui, jusqu'à seize ans, avait été, en personne, l'heureuse liberté, la fougue salubre, ces courroies où la malheureuse doit se pendre par une aisselle. La gymnastique n'a rien pu, ni le soleil, ni la vieille araucane avec une bouffarde... Il déteste la maladie, cette porque, et les médecins, ces cochons. Pendant que le type de Chicago se démenait, lui, Obtenez, il tirait lentement son revolver, caché dans une pochette de soie. Il n'osa pas... S'il va, chez le dentiste, faire admirer la limpidité de ses dents (quand il descend du fauteuil, il salue en s'inclinant, comme un acteur applaudi), il ne faudrait pas que l'autre

s'amuse à lui faire redouter quelque désagrément.

Ces temps derniers, à gauche, en bas, du côté des dents les plus grosses, vers la fin du maxillaire, là où la gencive se termine par un isthme tiède, comme taillé dans de la groseille de femme, il a cru ressentir l'ombre d'une douleur. Par l'homme en blouse blanche il fut rassuré. Un peu d'arthritisme. Pour une réponse moins plaisante, il le tuait sec. Sa main, déjà, cherchait l'arme, contre la fesse.

Maintenant, Aquouiquouina, faite pour bondir, pour se tendre aux longues courses de la terre et de la mer, elle porte un corset de cuir et d'aluminium lacé devant, compliqué de jarretelles comme pour un cheval et d'un tracteur élastique, qui pèse sur une épaule. A chaque instant, comme autrefois, comme quand elle était déjà cette fille adulte, cette princesse de la jeune chair, mais point encore cette malade, cette vivante injure à l'honneur de la vie, elle se contracte pour sauter, nager, chevaucher. Mais elle ne peut plus. Alors, elle repousse même la consolation boiteuse de conduire l'automobile. Sa bouche, fraîcheur enfantine, baignée d'une odeur de lait, articule, courageusement, des drôleries qui déchirent le cœur du père. Ses mains, ah ! ces mains longues, un peu couleur d'amande, avec entre les doigts un espace de chair tendrement anormal qui les écarte, à la racine, l'un de l'autre, combien de fois le vigogne noir les a tenues dans les siennes, pour leur passer le fluide, la sueur, la crasse de sa force. Mais, après, quand il s'éloigne, qu'il respire à fond, et puis il

JACQUES AUDIBERTI

Urujac

Les romans d'Audiberti ressemblent parfois à d'éternels monologues. Ils n'en ont pas moins leurs règles et leurs surprises, leur construction rigoureuse. *Urujac* est une suite d'épisodes fortement enchaînés, dont l'idée directrice apparaît clairement, sitôt que le seigneur Obtenez, marchand de bois de fer, a quitté pour les ossements instructifs et les cavernes peintes d'Istouritz et de Cro-magnon son Chili natal et sa fille Aquouiquouina. C'est un peu plus tard que se montre à nous, « dans la bassesse et la majesté de l'espèce », l'homme ignorant et hilare, l'homme qui débute, l'homme d'Urujac enfin.

nrf

